

rons ceux du prédicateur Pierre Argainarats, Un des livres écrits en basque le plus pur et le plus élégant est celui de Pierre Axular, curé de Sare, intitulé : *Guero Guero* (encore après), Il existe aussi quelques traités grammaticaux et philologiques, entre autres, la *Grammaire française à l'usage des Basques*, de Harriet; un Dictionnaire basque, espagnol, français et latin, ouvrage manuscrit de Jean Etcheberri, etc. Parmi les livres traitant de divers sujets, nous citerons encore : le *Combat spirituel*, en dialecte labourtain; un ouvrage sur les danses, les jeux et les fêtes cantabriques, écrit en dialecte du Guipuzcoa, par don Iztueta; une traduction de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, le *Sermon* sur la montagne, en grec et en basque, par de Lécule; le livre du laboureur (*Labrantaco liburua*), etc. Enfin, tout récemment, on a publié un monument destiné à faire époque dans l'histoire de la littérature basque et à la fixer d'une manière définitive. Nous voulons parler de la traduction de la Bible, exécutée en entier par le capitaine des douanes en retraite, Jean Duvoisin. Cette entreprise considérable a été commencée et menée à bonne fin, sous les auspices et aux frais du prince Louis-Lucien-Napoléon Bonaparte, qui, depuis longtemps, s'occupe avec succès de questions philologiques et linguistiques. D'un autre côté, l'impression de la Bible en langue basque espagnole, ou *Guipuzcoa*, est aussi en voie d'achèvement, sous les mêmes auspices et avec la même collaboration.

A côté de la littérature écrite, qui est si pauvre, les Basques possèdent une autre littérature populaire, consistant en romances, en chansons, en ballades, qui ont été transmises par tradition, et que conserve religieusement la mémoire des chanteurs. Malheureusement, ce côté original de la littérature basque ne nous est que fort imparfaitement connu, parce qu'on n'a pas encore rassemblé ces morceaux épars. Cependant il en existe un recueil composé par M. de Latena, mais qui est encore inédit. La langue basque a indirectement produit un poète des plus originaux, c'est Antonio de Trueba, qui a, comme le dit M. Thales Bernard dans son *Histoire de la Poésie*, combiné l'influence des chants basques avec les combats refrains du peuple espagnol, en construisant sur ces derniers des compositions plus longues, qui ne semblent pas nées dans le Midi.

Le Basque naît poète, et l'on trouve dans cette pittoresque contrée un grand nombre de bardes populaires. Nous citerons, parmi ces derniers, Oyenhart, qui a composé des pastorales et des proverbes, dont voici un échantillon :

*Ber exea beiras da dacunac estalirie,
Espesa aurric berserenera harritie.*

« Celui qui a sa saison couverte en verre ne doit point jeter de pierre sur le toit d'autrui. » Une maxime orientale ne dirait pas mieux.

BASQUES (PROVINCES), grande division militaire d'Espagne, formant une capitainerie générale, qui comprend les provinces d'Alava, de Guipuzcoa et de Biscaye; elle est bornée au N. par la France et le golfe de Gascogne, à l'E. par la Navarre, au S. et à l'O. par la capitainerie générale de Burgos. V. BASQUES.

BASQUES (PAYS DES), pays de France, qui renfermait les trois petites contrées du Labour, de la basse Navarre et de Soule, et qui forme aujourd'hui, dans le département des Basses-Pyrénées, les deux arrondissements de Bayonne et de Mauléon.

Le Labour formait autrefois, avec quelques vallées voisines, l'évêché de Bayonne. Il eut des seigneurs particuliers, sous le titre de vicomtes, au XI^e et au XII^e siècle. Réuni plus tard à la Gascogne, il entra dans le domaine de la maison de Béarn et fut réuni à la couronne de France par l'avènement de Henri IV.

La basse Navarre, dont la capitale était Saint-Jean-Pied-de-Port, ne formait, dans l'origine, qu'un canton du royaume de Navarre. Restée seule au pouvoir des rois de Navarre de la maison d'Albret, elle n'en conserva pas moins le titre de royaume, et les rois de France, successeurs de Henri IV, ne dédaignèrent pas de s'intituler aussi rois de Navarre.

La Soule, dont Mauléon était la capitale, avait titre de vicomté; elle eut des seigneurs particuliers jusque vers la fin du XIII^e siècle, et fut réunie définitivement à la couronne en 1607. En 1790, elle forme le district de Mauléon, qui devint plus tard sous-préfecture, par l'addition d'une partie de la basse Navarre.

BASQUE (Michel LE), boucanier fameux, né, comme l'indique son nom, dans les provinces basques au XVII^e siècle. Entraîné par son humeur aventureuse, il se rendit en Amérique et ne tarda pas à se signaler par des actes d'une incroyable audace. L'île de la Tortue était alors en la possession d'une bande de filibustiers, dont le chef, David Nau, dit l'*Olonnais*, parce qu'il était né aux Sables-d'Olonne, était devenu le flicau des Espagnols. Le Basque se joignit à l'Olonnais, et, à la tête d'environ quatre cents filibustiers, les deux chefs s'emparèrent de Maracaibo et mirent le feu aux quatre coins de Gibraltar, dans le golfe de Venezuela. Ils rapportèrent de cette expédition un butin considérable. La fin de

Michel le Basque est enveloppée de la même obscurité que le début de sa vie.

BASQUETTE s. f. (ba-skè-te — dimin. de *basque*). Vêtement d'homme, à courtes basques.

— Comm. Grand panier rond, à oreilles et à claire-voie, dans lequel on met du harenag.

BASQUINE s. f. (ba-ski-ne — rad. *Basque*, nom de peuple). Jupe très-ornée, empruntée aux Espagnoles : *La duchesse porte une BASQUINE rose, avec des volants de frange noire, entremêlée de houpes de soie.* (Th. Gaut.) *La mariée est charmante, avec son petit loup de velours noir et sa BASQUINE à grandes franges.* (Th. Gaut.)

C'était plaisir d'voir danser la jeune fille;
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur.

V. Huoo

BASQUINER v. a. ou tr. (ba-ski-né — rad. *Basque*, nom de peuple). Autref. Ensorceler; se disait, assure-t-on, à cause du grand nombre de Basques adonnés à la sorcellerie.

BAS-RELIEF s. m. (ba-re-liëf — rad. *bas* et *relief*, relief peu saillant). Sculpt. Ouvrage de sculpture exécuté sur un fond auquel les figures sont adhérentes : *L'on voit, en BAS-RELIEF, les aventures de la déesse.* (Fén.) *Au centre de la place, se dressait la grande cathédrale gothique, avec sa large tour du bourdon et ses cinq portails brodés de BAS-RELIEFS.* (V. Hugo.) *Une des premières conditions de la composition des BAS-RELIEFS est d'y laisser le moins de vide, le moins de trous que l'on peut, et d'empêcher, comme on dit, que les figures ne ballottent.* (Vitet.)

— Particulièrement. Par opposition à haut-relief; sculpture dans laquelle les figures ne conservent pas leur saillie naturelle, et semblent aplaties sur le fond.

— Antonyme. Ronde-bosse.

— Encycl. On donne assez généralement le nom de *bas-relief* à tout ouvrage de sculpture qui forme saillie sur un fond et qui s'en détache plus ou moins, soit qu'il y ait été appliqué et fixé, soit qu'il ait été taillé dans la matière même dont ce fond est formé. Il y a lieu, toutefois, de distinguer trois genres de *reliefs* : le *haut relief* ou *plein relief*, dont les figures se détachent presque entièrement du fond et se rapprochent de la ronde-bosse (le *Départ*, le *Triomphe*, la *Paix* et la *Guerre*, de l'arc de l'Etoile); le *demi-relief* ou la *demi-bosse*, dont les figures ressortent de la moitié de leur épaisseur; le *bas-relief* proprement dit, dont les figures sont représentées comme aplaties sur le fond et ne forment qu'une légère saillie.

« L'origine du *bas-relief*, dit Quatremère de Quincy, se confond avec celle de l'hieroglyphe, c'est-à-dire qu'il doit sa naissance à l'écriture figurée. Sous ce point de vue, l'usage du *bas-relief* fut commun à tous les peuples, et se retrouve chez les plus sauvages. Cette manière d'écrire sur la pierre fut la première de toutes : le besoin l'inventa; la religion se l'appropriée. Le progrès seul des arts d'imitation pouvait perfectionner ces premiers signes et leur donner la vie. Cet honneur était réservé aux Grecs. En Grèce, les arts furent en quelque sorte les ministres de la religion. En Egypte et dans l'Asie, ils en furent les esclaves. Un respect religieux pour ces caractères primitifs que le culte avait sanctifiés, la crainte peut-être de changer les idées en changeant les formes auxquelles elles étaient attachées, tout contribua, chez les Egyptiens, à retenir les arts dans une espèce d'enfance. « Les hieroglyphes qui figurent sur les monuments de l'Egypte sont tracés de trois manières différentes. La première manière n'a aucun rapport avec le travail de la sculpture en *bas-relief* : les objets sont taillés en creux et n'offrent aucune surface saillante; tels sont les hieroglyphes de l'obélisque de Louqsor. La seconde manière nous fait voir les premiers pas de l'art du *bas-relief* : les figures sont relevées en bosse, mais leur saillie est inférieure à la surface du bloc dans lequel elles sont taillées. Ces *bas-reliefs*, sculptés avec beaucoup de précision dans le renfoncement de la pierre, ont reçu des Grecs le nom de *coïtanaglyphes* (v. ce mot); ils sont très-fréquents dans les monuments égyptiens. La troisième méthode est celle qui est particulièrement propre au *bas-relief* : elle dégage les figures et les fait saillir légèrement sur les surfaces environnantes. Winckelmann semble croire qu'elle n'a été employée par les Egyptiens que dans l'exécution des *bas-reliefs* en métal, mais il n'est pas douteux qu'elle n'ait été appliquée aussi sur la pierre. Les relations des voyageurs ont fait connaître un assez grand nombre de sculptures exécutées d'après ce dernier système sur des autels, des obélisques, des pylônes, et l'on en voit des spécimens dans les principaux musées lapidaires de l'Europe. La plupart de ces sculptures ne nous offrent que des figures sans action, et ne nous paraissent que des hieroglyphes animés; il en existe, toutefois, qui représentent de véritables compositions : de ce genre étaient celles que décrit Diodore de Sicile, et qui ornaient le tombeau du roi Osymandias; elles figuraient les batailles et les victoires de ce prince. En général, les *bas-reliefs* égyptiens sont distribués sur les édifices par rangées horizontales, comme les lignes de l'écriture, ou encore par files perpendiculaires. Il ne faut

chercher ni une grande variété de mouvements, ni une grande justesse d'attitudes; mais les détails sont travaillés avec soin, et l'exécution se fait remarquer par l'habileté de la taille et le poli de la pierre. En examinant les *bas-reliefs* simplement ébauchés qui ont été trouvés à Ombos, la commission française d'Egypte a reconnu que les artistes de ce pays mettaient au carreau les sujets et les figures qu'ils voulaient représenter, puis les dessinaient au pinceau avec un trait rouge. Les *bas-reliefs* exécutés d'après ces indications n'ayant qu'une faible saillie, on employait souvent des teintes monochromes pour marquer davantage la nature des objets représentés et pour les faire apercevoir à distance.

C'est à peu près sous les mêmes formes et dans le même goût qu'on retrouve l'art du *bas-relief* en Assyrie, en Perse et jusque dans l'Inde. Les innombrables sculptures dont sont couvertes les pagodes indiennes sont de véritables hieroglyphes. Les *bas-reliefs* qu'on a découverts dans les ruines de Persépolis et de Ninive accusent un art plus avancé. C'est bien toujours la même symétrie dans l'ordonnance, la même monotonie dans la distribution des parties; mais les compositions sont plus variées, plus mouvementées, plus pittoresques. Au point de vue de l'exécution, les *bas-reliefs* persépolitains sont peut-être moins finement travaillés que ceux de l'Egypte, mais leur saillie a plus de hardiesse. Les *bas-reliefs* qui revêtent les parois intérieures des édifices ninivites sont de grandes tables d'albâtre où les figures et les objets sont sculptés avec une grande délicatesse de ciseau et soigneusement polis : ils offrent des scènes très-variées et souvent très-complicquées, dont les sujets sont empruntés aux fastes de la religion et de la puissance royale. V. ASSYRIEN (Art).

Le système d'architecture adopté par les Grecs ne comportant pas une aussi grande prodigalité de sculpture que les monuments de l'Egypte et de l'Assyrie, sortes de livres immenses, toujours ouverts, qui plaçaient sous les yeux du peuple les images des dieux et les hauts faits des ancêtres, les *bas-reliefs* ne jouaient qu'un rôle purement décoratif dans les édifices de la Grèce, la place qui leur était particulièrement réservée était le champ de la frise : cette partie de l'entablement avait reçu le nom de *κροτάφον*, parce que, dans l'origine, on y représentait des têtes de victimes et des animaux consacrés aux dieux. Les artistes antérieurs aux siècles de Cimon et de Périclès paraissent avoir employé la sculpture en *bas-relief* principalement à la décoration des boucliers, des vases, de certains meubles, des autels, et des trônes destinés à recevoir les statues des dieux. Homère vante un *bas-relief* de la composition de Dédale, représentant un chœur de danse, et dit que Vulcain l'avait imité sur le bouclier d'Achille. A l'époque de la première olympiade, vers l'an 776, un artiste dont le nom ne nous a pas été conservé enrichit le fameux coffret de cèdre de Cypselus (v. ce nom) de *bas-reliefs* en or et en ivoire, représentant l'histoire des dieux et des héros de la Grèce. Deux siècles plus tard, Bathyclès de Magnésie orna de compositions analogues le trône colossal d'Apollon, que les Lacédémoniens l'avaient chargé d'élever dans le temple d'Amphiclé. L'art de ciseler les métaux en relief fut pratiqué avec une extrême habileté par plusieurs contemporains de Cimon, entre autres par Calamis, dont les vases d'argent, enrichis d'élégantes sculptures, étaient encore chez les Romains, du temps de Néron, un objet de luxe pour les particuliers et un sujet d'émulation pour les artistes. Calamis fut un des précurseurs immédiats de Phidias, un des derniers représentants de la vieille école attique. Parmi les ouvrages exécutés par cette école, il n'en est pas qui fassent mieux connaître la noblesse et l'énergie de son style, que les *bas-reliefs* dont sont ornés les métopes et les frises extérieures du temple de Thésée, existant encore aujourd'hui au milieu d'Athènes. On y voit représentés les exploits de Thésée, le combat des Centaures et des Lapithes, et celui des Athéniens contre les Amazones. « Précieux ouvrage d'un ciseau rude encore, mais plein d'énergie et de chaleur, cette mâle sculpture, dit Emeric David, nous offre, avec des défauts inévitables à l'époque où elle a été exécutée, de singulières beautés. Des mouvements décidés et énergiques, mais qui ne sont pas toujours exempts de quelque exagération, de larges divisions dans les masses principales du nu, et cependant de la confusion dans les détails, des têtes quelquefois lourdes, mais vivantes et expressives; de fréquentes incorrections dans les contours, et de la vie dans l'ensemble; un faire généralement sec, et un aspect imposant : tels en sont les traits originaux. Le sentiment des effets pittoresques s'y fait peut-être admirer plus encore que le mérite de l'exécution. Il ne faut pas oublier, si l'on veut apprécier dignement ces *bas-reliefs*, qu'ils ont été faits pour être placés à une grande hauteur et au milieu d'une éclatante lumière. L'artiste a ménagé des parties tranchantes vers les extrémités des figures, afin de les détacher du fond en se créant des ombres; il a relevé aussi des parties osseuses pour imiter les effets du coloris. Tout n'est pas vice dans ces vastes méplats quelquefois vides de détails. Vue du point d'optique qu'elle exige, cette sublime sculpture imprime déjà l'idée de la grandeur homérique qui bientôt

distinguera Phidias. Ce fut là un des plus admirables produits de la vieille école athénienne. » Les *bas-reliefs* dont l'école d'Egine enrichit dans le même temps le Panthéon offrent la même facture mâle et expressive.

Phidias assouplit le style rude de ses devanciers, et porta l'art du *bas-relief* à un haut degré de perfection. Les sculptures de la frise et des métopes du Parthéon, exécutées, si non par lui, du moins sous sa direction et par ses meilleurs élèves, sont justement célèbres. On y admire la noblesse de la composition, la variété infinie des attitudes, l'élégance et la vérité des contours, la fierté et l'ampleur du modelé. Plusieurs artistes du temps de Phidias furent d'habiles sculpteurs de *bas-reliefs*; sans parler d'Alcamène et d'Agoracrite, qui passent pour avoir travaillé aux sculptures du Parthéon, on peut citer Mys, ciseau du plus grand mérite, qui représenta, sur le bouclier de la Minerve Lemnienne, le combat des Centaures et des Lapithes, d'après un dessin de Parrhasius; Myron, qui égala Calamis dans l'art de ciseler des vases en métal, Praxias, disciple de Calamis, qui sculpta dans le fronton du nouveau temple de Delphes les figures de Latone, de Diane, d'Apollon, des Muses, de Bacchus, des Thyades, etc. Dans les siècles suivants, l'art qui nous occupe enfanta plus d'un chef-d'œuvre. Les auteurs anciens ont célébré comme des merveilles les *bas-reliefs* dont Scopas, Léocharès, Bryaxis et Timothée ornèrent le fameux tombeau de Mausole. L'art gréco-romain produisit aussi, en ce genre, d'admirables ouvrages : témoins les *bas-reliefs* des arcs de Titus et de Constantin, et ceux de la colonne Trajane, qui sont parvenus jusqu'à nous. Le temps a respecté aussi un assez grand nombre de *bas-reliefs* de petites dimensions, exécutés soit en Grèce, soit en Italie, et destinés à décorer des autels, des tombeaux, des vases, des fontaines, etc. Tels sont, pour ne citer que les plus remarquables, ceux qui représentent les *Travaux d'Hercule*, *Ariane abandonnée*, *Bacchus soutenu par Ampeles et Acratos*, au musée Pio-Clémentin; *Perse délivrant Andromède*, le *Sommeil d'Endymion*, les *Amours de Diane* et d'*Endymion*, le *Combat des Grecs et des Amazones*, au musée du Capitole; *Eurydice*, *Orphée* et *Mercur* (ou, suivant quelques auteurs, *Antiope* et *ses fils*), *Antinous tenant un cheval par la bride*, *Marc-Aurèle* et *Faustine*, *Bérénice sacrifiant sa chevelure*, à la villa Albani; les *Travaux d'Hercule*, l'*Education de Téléphè*, *Cassandre et Ajax*, les *Heures*, à la villa Borghèse; *Pâris* et *Hélène*, *Bucchis assis* et un *Autone*, une *Bacchanale*, le *Sacrifice à Priape*, au musée degli Studi; etc. Aucun musée n'est aussi riche que le British Museum en sculptures monumentales : c'est là que l'on peut admirer aujourd'hui cette longue suite de *bas-reliefs* arrachés au Parthéon par lord Elgin; des fragments considérables de la frise du temple de Phigalie, en Arcadie; d'autres fragments provenant de l'acropole de Xanthé, en Lycie, et du tombeau de Mausole. La glyptothèque de Munich s'est enrichie, il y a quelques années, de sculptures extrêmement précieuses, détachées de la frise du Panthéon d'Egine. Le Louvre n'a qu'un petit nombre de sculptures monumentales : une des métopes et l'une des tables de la frise du Parthéon; les fragments de trois métopes du temple de Jupiter Olympien, et une série de *bas-reliefs*, en granit gris, qui formaient l'architrave d'un temple d'Assos, en Mysie, et qui représentent des chasses et des combats d'animaux. Parmi les *bas-reliefs* de petites proportions, fort nombreux dans notre musée national, on remarque surtout ceux qui offrent les sujets suivants : *Antiope et ses fils*, les *Muses*, *Mithra tuant le taureau*, les *Forges de Vulcain*, *Jupiter*, *Thétis* et *Junon*, *Latone*, *Apollon* et *Diane*, la *Naissance de Vénus*, les *Douze dieux* (sculptures de deux autels), les *Funérailles d'Hector*, *Agamemnon*, *Alcibiade* et *Epéus*, la *Vengeance de Médée*, *Phèdre* et *Hippolyte*, les *Génies des jeux*, etc.

L'étude attentive de ces précieux débris nous apprend avec quelle supériorité les anciens ont traité l'art du *bas-relief*. On a prétendu qu'ils ne savaient que couper des figures de ronde-bosse par le milieu ou par le tiers de leur épaisseur, et les plaquer sur un fond, sans exprimer la dégradation exigée par la perspective. Le savant Quatremère de Quincy a fait bonne justice de cette accusation. Il a montré que, quel que soit le peu de saillie des *bas-reliefs* antiques, les figures y ont la rondeur voulue, les parties *fuyantes* s'unissent au fond sans qu'on aperçoive, pour ainsi dire, la ligne où elles vont expirer; les contours y sont aussi variés, les formes aussi précises que dans les sculptures de ronde-bosse. Les anciens n'admettaient, il est vrai, qu'un très-petit nombre de plans dans leurs *bas-reliefs*, deux ou trois au plus. En général, surtout quand il s'agissait de décorations monumentales destinées à être placées à une assez grande élévation, ils donnaient peu de saillie aux figures, et les disposaient sur un seul plan, par la raison bien simple qu'un *bas-relief* devant être vu d'un seul point, aucune partie n'en doit être cachée par une autre. Il est clair que, si l'on eût donné beaucoup de saillie au relief des frises du Parthéon, les parties les plus rapprochées de l'œil du spectateur lui en eussent dérobé les parties les plus éloignées. Une remarque qu'il importe de faire, c'est que, dans l'antiquité, le